

*Le Silence des dieux*

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Le Livre d'Amray*, 2018.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Le Bus dans la ville,*  
Vents d'ailleurs, 2008.

*Si tu cherches la pluie, elle vient d'en haut,*  
Vents d'ailleurs, 2010.

*Une longue nuit d'absence,*  
Vents d'ailleurs, 2012.

*Les Fils du Jour,*  
Vents d'ailleurs, 2014.

*Haïti en lettres et en images,*  
photographies de Francesco Gattoni,  
Magellan & Cie, 2014.

*Abd el-Kâder, le combat et la tolérance,*  
Magellan & Cie, 2016.

YAHIA BELASKRI

LE SILENCE  
DES DIEUX

*Roman*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

*Auteurs des poèmes cités :*  
*Mostefa Ben Brahim (p. 15), Abdallah Benkriou (p. 24),*  
*Anonyme (p. 76-77), Malek Ouary (p. 157),*  
*Mostefa Ben Brahim (p. 199), Lucio Dalla Caruso (p. 202).*

La couverture du *Silence des dieux*  
a été créée par David Pearson.

© Zulma, 2021.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *Le Silence des dieux*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



*L'eau, joie immortelle*

*Je suis une île surgie le temps de voir  
La lumière, dure comme la pierre  
Puis sombrer.*

TITOS PATRIKIOS

Je sais. Sur les traces des ancêtres, là où l'on célèbre les noces du soleil et de la pierre, à l'ombre de la montagne, naît le vertige. Trouble des pas écrasés par le soleil, exaltation des pierres millénaires, les chemins s'ouvrent sur les roches et offrent un monde où règne la beauté des bâtisseurs d'hier. Au milieu des lentisques, scilles et cistes, seul le murmure des pierres qui s'agrippe aux figuiers rompt le silence. Les tamaris courbés par le vent jettent des ombres bienfaisantes.

Je sais. Dans les ruines de ce pays, les hommes s'effacent pour faire place au chant qui surgit de chaque pierre, chaque buisson. Une litanie qui se joue des dieux et des saints. Depuis les thermes jusqu'aux gradins de l'amphithéâtre, lieu du dit et du verbe, en passant par le temple, les graines brûlées par la lumière dure et blanche s'enfoncent dans les gouffres interdits. Les reliques émergent des tombes creusées il y a une éternité. Tout naît à l'aube et s'éteint à chaque lune. Deux mille ans et quelques rides, tout se renouvelle sans cesse.

Je sais. Au milieu des vestiges, les traces s'estompent, subsiste l'émerveillement des premiers jours quand palpite l'innocence. Ici se mêlent les senteurs aiguës des

fleurs nourries d'embruns. L'empreinte des ancêtres ne résiste pas aux automnes infernaux, seul le vent s'invite sur les sentes et façonne le paysage. Il roule les pierres, secoue les brindilles, lève les grains à venir, cisaille les arbrisseaux et délivre les racines pour les porter au cou des hommes défaits.

Ici rien ne subsiste de la vanité des dieux, répudiés à jamais par le souffle chaud qui descend du ciel ou prend naissance dans les dunes. Nul orgueil, seule demeure l'humilité de ceux qui se consomment au feu de la vie et de l'espérance. S'abandonner à en perdre la raison pour éloigner les vautours prompts à foncer sur leurs proies. Nulle charogne pour étancher la soif du crime. La rumeur du désastre s'éloigne, chassée par l'immortalité du lieu, l'immobilité du ciel, le silence des pierres, l'appel des ancêtres.

Ici, sur cette terre de soleil tragique, la splendeur fait barrage au fracas. Les cigognes s'y nichent en été, présage de la joie qui vient. Au crépuscule, zébrant le ciel, les étourneaux signent des figures dignes des plus beaux ballets.

Ici, au milieu des pierres, vertige de l'éblouissement, s'élancent les rêves les plus hardis et les supplices des plus faibles. Ici naît le désir du monde, *al dunya*.

Je sais les épines, les désillusions, les chemins qui s'affaissent, les aubes obscurcies, je connais la brûlure de l'intérieur, l'amertume des jours de défaite, oui je connais la rage puisée dans les mots des bardes et ceux du père.

Ici, pourtant, les hommes ont érigé le mensonge et le cynisme au rang de vertus. Ils ont piétiné les justes,



essoré les pauvres, humilié les femmes, écrasé l'enfance, renversé les vieillards. Ils ont fait taire les poètes, emprisonné les mots, puni la beauté et enterré l'invention. Ici est l'histoire des hommes qui m'ont fait naître. Ils ont abandonné toute mesure et ignoré l'élan du cœur, lui préférant les ténèbres du crime.

Le jour ne s'est pas encore frayé un passage lorsque Abdelkrim se met en marche. Après avoir avalé un thé chaud et un bout de galette, il prend le chemin pour rejoindre l'arrêt du car. Il faut traverser les rues étroites du village de la Source des chèvres, marcher trois kilomètres sur une piste de terre avant de rencontrer le goudron. La route menant à la ville la plus proche contourne la montagne pelée qui ferme l'accès au nord. Longue route rectiligne qui se perd dans les sables alentour. D'un pas alerte, il emprunte les ruelles noircies par la nuit, rencontre d'autres ombres pareilles à la sienne, lance un bonjour, traverse la petite place où se trouvent la mosquée, le bureau du maire, l'école, une épicerie et le café : le cœur battant de la bourgade. La nuit s'assoupit devant le jour frémissant, la montagne surgit, barrière infranchissable et hostile. Au bord de la route, il s'assoit sur une pierre et patiente.

L'attente est longue. D'habitude, le car est plus ou moins à l'heure. Le soleil s'est levé et rien n'apparaît. Assis sur la pierre, Abdelkrim est attentif au moindre bruissement. Il sait bien que son village n'est pas la priorité des autorités. Une chose est sûre : chaque jour, un bus passe

là pour rejoindre la ville située à quatre heures de route. Il s'y rend pour récupérer l'argent que lui doit un commerçant auquel il a vendu quelques moutons. Sa femme Badra l'a chargé bien à propos de faire des commissions pour la fête annuelle qui aura lieu le lendemain.

Mais le car ne vient pas et Abdelkrim entonne une chanson d'un barde de la région :

*je suis venu guérir mon addiction  
je l'ai trouvée ouvrage et son titre  
mensonge celui qui dit vivre sans amour*

Depuis longtemps Abdelkrim s'est résigné au silence que le monde fait autour de lui et de ses semblables. Il sait attendre car il y a peu à espérer, sinon l'attente fiévreuse. Attendre, c'est ce qu'il a appris des siens, ceux qui l'ont précédé. Il n'a pas de montre, cela ne l'empêche pas de connaître l'heure. À voir le soleil sur sa tête, il estime qu'il est là depuis plus de trois heures. Il continue de chanter :

*tes yeux une blessure  
ton sourire un baume,  
tes lèvres une promesse  
ici tu nais à ma douleur*

Le car ne viendra pas, c'est une première. Résigné, le pas assuré, il reprend la piste qui le mène au village. Hormis le café où deux voisins sirotent un thé dans une torpeur qui succède à la torpeur habituelle, pas l'ombre

d'une vie, il n'y a rien d'autre que les cailloux et le sable. Il se dirige sans hésiter vers la mosquée.

C'est une bâtisse comme les autres, en terre cuite, le toit en écorce de palmier. Des tapis sont posés sur le sol. Dans un coin de la salle de prière, l'imam fait cours à une dizaine de petits enfants. Abdelkrim laisse ses chaussures sur le pas de la porte et le rejoint.

— Cheikh !

Le vieil homme a reconnu sa voix :

— Abdelkrim ?

Après l'avoir écouté, l'imam lui demande de le retrouver dans une heure au bureau de Baki, le maire qui ne l'est que par défaut et que les gens appellent ainsi. En fait, il récolte les divers faits de l'état civil et les menues tracasseries des villageois qu'il transmet oralement aux autorités de la ville lorsqu'il s'y rend une fois par mois. Untel a perdu trois moutons lors d'une exceptionnelle crue de l'oued ordinairement à sec, tel autre a eu un décès dans la famille et ainsi de suite. Le village n'a aucun problème, les habitants vivent de peu, s'en contentent et s'offrent à la destinée qui leur est promise : mourir dans l'anonymat complet, seuls les pleurs des épouses ou des mères accompagnent leurs dépouilles.

Lorsque Abdelkrim rentre chez lui, l'incompréhension de Badra est totale. Vingt-quatre ans, les cheveux noués dans un foulard élimé, une robe sans couleur sur le corps, elle ne connaît que son village et le hameau où vivent ses parents, à plusieurs jours de marche d'ici. Sa charge se résume à s'occuper des enfants, un bébé d'à peine quelques mois et deux autres de quatre et cinq ans,

tisser des couvertures traditionnelles et faire à manger. Elle avait à peine seize ans quand Abdelkrim est venu la chercher dans son hameau pour l'épouser.

Le récit d'Abdelkrim la laisse dans l'expectative.

— Qu'allons-nous devenir sans cet argent ? Et les courses pour le repas de demain ?

— Nous sommes en vie, non ? Demain tu feras avec ce qu'on a et après-demain le car sera certainement là.

Plus tard, Abdelkrim va retrouver l'imam au bureau du maire. La petite place est envahie par des gamins qui jouent au ballon. Le maître d'école est absent, forcément puisque le car n'est pas passé, il n'y a pas classe, les enfants insoucians crient, courent derrière la balle, s'interpellent. À voir les mines déconfites des deux hommes, Abdelkrim soupçonne un événement grave qui expliquerait l'absence du car. Mais rien de tout cela, l'édile n'a pu joindre quiconque, personne ne répond au téléphone. Tous trois s'interrogent. Peut-être une panne, avance le maire, sec et long comme une tige. Pour lui, aucune raison de s'affoler, tout rentrera bientôt dans l'ordre. L'imam, un homme rond, aussi usé que ses jambes qui ne le portent plus et ses yeux atteints par la cataracte, acquiesce avec ces mots : Dieu y pourvoira. Abdelkrim, vingt-neuf ans, barbe légère et fine moustache, suggère que ce n'est là qu'une coïncidence. Il quitte les deux notables et se dirige vers la palmeraie non loin du village.

Sous la protection des palmiers-dattiers s'alignent des parcelles délimitées par des petites levées de terre le long desquelles courent des rigoles d'irrigation, asséchées en

cette saison. Le petit jardin dont dispose Abdelkrim comme la plupart des habitants croît sous cette ombre bienfaisante. Il cultive des pieds de tomates, du piment, quelques carottes qu'il a cueillies au printemps. Au pied d'un palmier, il récupère ses outils et entreprend d'ameubler un bout de lopin, le soleil a asséché l'oued et le sol est dur. Il remue la terre, ramasse les pailles et autres feuilles qui obstruent la seguia. L'heure avance et le soleil s'abat cruellement sur ses épaules.

— Tu ne devais pas partir à la ville ?

C'est le riche voisin Abbas, la cinquantaine bedonnante, le visage variolé, bouche lippue et oreilles épaisses de faune. Il possède un jardin immense et la plus grande partie de la palmeraie. Plusieurs ouvriers travaillent pour lui. Abdelkrim lui annonce que le car n'est pas passé. Abbas se fige :

— Pourquoi ? On ne va tout de même pas rester isolés ?

— Mais non, c'est sûrement provisoire. Demain, après-demain, il sera là comme d'habitude.

Quelques heures plus tard, épuisé, Abdelkrim pose la bêche, s'éponge le front, ramasse sa djellaba, salue le voisin et s'en retourne à son domicile.

Quand Abbas rentre à son tour chez lui, une grande maison avec un enclos pour son immense troupeau de moutons et de brebis, il est accueilli dans la cour par deux de ses épouses, jeunes et fraîches. Souriantes, portant robe et foulard, elles rivalisent de manières. La troisième épouse, plus âgée, fait alors irruption :

— Qu'avez-vous donc à vous exciter ainsi ?

— Sidna est rentré, répond l'une, élancée et brunie au soleil.

— Il nous faut le soulager, dit l'autre, femme ronde, d'allure enjouée.

Les enfants s'agrippent aux vêtements de leur père, s'amuse autour de lui.

En maître de maison, Abbas entre dans la pièce commune, s'assoit et étend ses jambes. Ses femmes accourent pour le déchausser et mettre une table basse à son niveau. Le repas est servi par Zohra, la plus âgée de ses épouses.

— Mange ! dit-elle. C'est moi qui ai préparé le cous-cous. Tu sais bien que ces deux-là ne savent rien faire.

— Elles ont plus d'un tour dans leur sac, lui répond-il.

Zohra a trente-cinq ans à peine et quatre enfants ; tout le monde l'appelle la vieille, surtout ses coépouses :

vingt-cinq ans et deux enfants pour la brune, dix-neuf et un bébé pour celle qui est bien en chair. Sept enfants au total. Abbas confond les prénoms, en oublie souvent un ou deux. Il les appelle tous « garnement », sauf le bébé, une fille venue au monde il y a trois mois et qu'il a prénommée Safia, du nom de sa mère.

Zohra se retire, son mari déjeune. L'air d'un vieux faune en ripaille, il avale, se goinfre sous le regard de ses jeunes femmes. Lorsqu'il termine, il émet un rot de satisfaction. Elles s'exclament :

— À ta santé!

La table débarrassée, il s'allonge :

— Je me repose un peu. Que l'une de vous reste, l'autre peut se retirer.

— C'était toi hier, à mon tour.

La brune s'en va, demeure la ronde. Elle caresse le ventre du père de sa fille, ce qui détend le bougre qui s'endort en ronflant.

Lorsqu'il se réveille, il enfle une djellaba sombre, met un chèche sur son visage et s'éclipse, la tête enturbannée.

— Où vas-tu ?

— Je vais m'occuper de la santé de mes fidèles, dit-il d'un air mystérieux sur le pas de la porte.

La jeune femme se lève et rejoint les autres dans la cuisine. Elle demande à Zohra :

— Où va-t-il ainsi chaque fin de journée ?

— Ne pose pas de questions, répond la vieille.

Les enfants se sont dispersés, les grands jouent au ballon dans la rue avec leurs camarades. Restés dans la cour, les petits s'amuse comme ils peuvent. De temps en



temps, un cri, des larmes, l'une des mères qui intervient.

Les deux jeunes femmes conversent, chacune évoquant sa famille.

La brune Fatiha est arrivée ici il y a trois ans. Aînée d'une famille nombreuse, elle savait tout faire, cuisiner, laver le linge, faire le ménage, s'occuper de ses six sœurs et de l'unique frère qui, à dix-neuf ans, voulut prendre épouse, mais le célibat de sa sœur l'en empêchait. Pour la famille, il fallait d'abord marier Fatiha, encore à leur charge à vingt-deux ans. Quand Abbas se présenta, c'était inespéré, c'est le ciel autrement dit Dieu qui l'envoyait. Les parents reçurent avec empressement sa demande. Ils savaient qu'il était riche, disposait d'un important cheptel et avait de grandes ambitions. Le père, un paysan qui n'avait que ses mains pour gratter la terre ingrate, ne put dissimuler sa joie :

— Je suis très honoré qu'une personnalité aussi importante que vous s'allie à notre famille. Ma fille Fatiha sera une bonne épouse et vous donnera de beaux enfants.

Pour la fête, Abbas avait offert quatre moutons, un sac de semoule, du sucre et du thé ainsi qu'une belle robe de mariée. Fatiha avait pleuré, quitter sa famille lui coûtait. Elle aurait voulu un autre homme, plus jeune, qui l'emmènerait dans la grande ville, lui offrirait des robes et des bijoux. Elle n'avait rien manifesté, juste des larmes en apprenant que son père avait acquiescé, puis au moment de quitter le foyer familial.

Ce fut aussi le cas d'Alia la ronde, petite de taille et enjouée, arrivée deux ans plus tard de la même manière. Les parents l'avaient donnée pour se débarrasser d'une

bouche et d'un sujet à moqueries car, en ce lieu, une jeune fille est bonne à marier dès seize ans ; au-delà, elle devient un fardeau et la médisance s'installe. Pour la jeune femme vive et allègre, tout est prétexte à rire. Une enfant devenue femme en une nuit. La fête a été brève, un jour de vent de sable, une cérémonie animée par un vieil imam désœuvré qui prononce la formule d'usage, quelques invités, une nuit de noces expédiée au milieu d'un nuage de sable crissant au rythme des assauts du vieux faune. Quand elle a mis les pieds dans sa maison, l'accueil fut mitigé mais son caractère avenant lui a permis de s'attacher la complicité de Fatiha. Depuis, les deux plus jeunes coépouses s'entendent bien et se soutiennent. Les remontrances de la vieille sont quotidiennes, mais n'en tenant guère compte, elles se partagent les faveurs de l'époux.

Au deuxième jour, les habitants se réveillent aux sons du tambour et de la flûte. La place du village s'anime. Des marchands avec leurs charrettes pleines d'ustensiles, de vêtements pour enfants et de bibeloterie, des troubadours, tous débarqués d'on ne sait où, ont envahi le bourg. Ils vendent toutes sortes de bougies, foulards, étendards verts, fruits secs et autres gâteaux, des jouets en plastique, des pétards. Autour d'eux, les gens s'agglutinent, les enfants sont joyeux d'autant qu'il y a un nain, le qazam, qui saute, tombe, se relève, fait des courbettes, multiplie les acrobaties bouffonnes.

Comment sont-ils arrivés là ? Il n'y a pas de mystère, ils sont venus par le sud, à l'opposé de la route, à dos de mulets, sur des chariots tirés par de vieilles juments. Comme chaque année à cette période, ils transitent de village en village pour gagner quelques sous. Les musiciens arpentent la place en jouant de leurs instruments pour rameuter la population.

Au centre, un conteur s'adresse au public :

— Ô *Ahl diwan* ! assistance assise sur les nattes et vous les braves qui êtes debout, scrutez attentivement le baroud et écoutez la parole du conteur :

*Ne désespère pas mon cœur, obéis au destin !  
et incline-toi devant les rigueurs du temps éphémère  
Ô oiseau dans le ciel, dis-moi la cause de l'absence de mon  
amour  
les fleurs de l'amandier fanent  
donnez-moi la clé du jardin  
ceux qui aiment connaissent  
le prix de la douleur*

Le qazam de son côté fait des bonds à n'en plus pouvoir, soulevant l'hilarité générale. Il s'arrête, souffle un peu sous les rires des enfants et leurs sarcasmes. À son tour, il s'adresse au public :

— Voici une histoire arrivée au temps jadis et qui pourrait être de notre époque. Il était une fois un paysan qui se rendait au marché avec trois ânes pour vendre sa récolte. La route est longue et il faut plusieurs jours pour atteindre la ville. Le premier soir, il s'arrête près d'une habitation pour se reposer. Il attache les deux premiers ânes à un arbre ; lorsqu'il veut attacher le troisième, il se rend compte qu'il n'a plus de corde. Il sait qu'il ne doit pas le laisser libre sinon l'âne se sauvera durant la nuit. Il décide de demander de l'aide, enfourche l'âne et s'adresse à l'habitant de la vieille mesure. Malheureusement, le vieil homme n'a pas de corde à lui prêter, mais il lui conseille de faire le geste d'attacher la bête et cela suffira.

Circonspect, le paysan revient vers l'endroit du bivouac et fait mine d'attacher l'âne. Au petit matin, il constate que l'âne est toujours là. Satisfait, il charge ses baudets,

détache les deux premiers, monte le troisième et s'apprête à continuer son chemin. Mais l'âne ne veut pas partir ; il a beau faire, la bête ne bouge pas. En désespoir de cause, le paysan décide de retourner voir le vieil homme de la maison d'à côté. Ce dernier comprend vite. L'as-tu détaché ? Sinon va le faire, lui répond-il. Le paysan est perplexe, comment détacher un âne qui n'est pas encordé ? Cependant il s'exécute, fait mine de dénouer la corde avec des gestes amples et voilà la bête qui se met en marche.

Les spectateurs rient de bon cœur. Une voix éructe. C'est Ziani le Fou qui intervient.

— Qui est l'âne, la bête ou le paysan ? L'âne s'est cru enchaîné et l'homme pense que son geste est sans conséquence. « Hue, hue ! » crie le paysan, pourtant ne l'a-t-il pas attaché ? Son âne continue d'y croire ! Il faut donc le libérer de la corde symbolique, mais l'homme est bien bête. Vous êtes tous des ânes et il n'en faut pas beaucoup pour vous priver de votre liberté.

La musique éteint la voix de Ziani qui s'en retourne dans son gourbi, à l'autre bout du village. Le qazam reprend la parole :

— Il était une fois dans une époque lointaine une jeune et jolie princesse que son père voulait marier. Elle était courtisée, espérée par plusieurs prétendants, tous fils de nobles propriétaires et de riches commerçants. Cependant, la princesse n'était sensible qu'à Qais, un jeune et bel homme rencontré au bord de la rivière. Le roi décide d'imposer une épreuve dont le vainqueur épousera sa fille. L'événement a lieu sur la place publique en présence d'une foule de badauds. Parmi eux, Qais soupire

de tristesse car il sait que la princesse ne sera pas à lui. Accompagné de son épouse et de sa fille, le roi a pris place dans une tribune aménagée pour la circonstance. Le vizir chargé de la cérémonie se tourne vers les postulants et annonce l'épreuve :

— Au nom de notre roi bien-aimé, je vous informe que celui d'entre vous, jeunes gens de bonne famille, qui résoudra l'énigme suivante aura l'immense privilège d'épouser la princesse. Tendez l'oreille : « Entrez sept et laissez quatorze dehors. »

La devinette semble ardue. Perplexes, les jeunes gens réfléchissent puis proposent à tour de rôle une solution. Aucun d'eux ne donne la réponse juste. Une voix se fait entendre :

— Que sept hommes entrent et laissent leurs chaussures dehors ! Sept paires de chaussures égalent bien quatorze...

— Qui a parlé ?

Qais sort du rang et s'avance au milieu de la foule. La princesse se lève, au comble de la joie. Le roi annonce que sa fille épousera l'inconnu. Moralité, chers enfants : il faut être brave, honnête et croire en ses chances. Et maintenant l'oiseau s'est envolé et que Dieu rende vos jours agréables !

Le qazam est chaudement applaudi. La fête continue. Le café regorge d'hommes insouciant réunis autour de tables malpropres. On y échange des propos joyeux, des rires aussi ; une douce quiétude règne dans le village.

Son outre sur les reins, le guerrab va et vient :

— C'est l'eau, c'est l'eau ! C'est l'eau du puits de Sidi Cheikh ! Elle est pure et lave tous les péchés, petits et grands !

La peau tannée, le visage ridé par les années, le sourire immuable, l'homme sillonne la région, allant de village en hameau pour vendre son eau. Il tient le métier de son père, porteur d'eau en son temps. Son outre en peau de chèvre enduite d'huile de cade donne un arôme particulier à l'eau. Dans chaque bourg, les gens l'entourent pour boire une eau fraîche, censée offrir un peu de baraka.

À intervalles réguliers, il visite le village dit de la Source des chèvres, les enfants sont les premiers à se précipiter sur lui, surtout les jours de fête. Personne ne sait où il habite ; questionné, il répond : là ! en pointant le doigt vers une destination quelconque. Encore moins où se trouve la source, il n'y en a pas alentour. Nul ne sait s'il a une famille. Quand il a terminé le tour du village, il se rend au café, prend un thé, le sirote doucement, seul, perpétuellement dans l'attente de ce qui ne saurait venir, rêves ou illusions.

En ce jour de fête, dans tous les foyers, les femmes préparent le cherchem, un plat traditionnel très apprécié à base de blé dur, fèves, pois chiches, accompagné de viande de mouton.

Si Badra porte la robe de tous les jours, elle a succombé à quelques fantaisies : du souak sur ses lèvres et du khôl aux yeux. Son cherchem ne contient pas de viande, cela n'empêche pas ses enfants de piailler d'impatience. Il y a aussi des dattes, des amandes, des noix et un gâteau de farine.

Lorsque Abdelkrim rentre chez lui, après quelques emplettes, la petite table est mise. D'excellente humeur, il défait le sac, il y a là des djellabas blanches et des chéchias pour les garçons. La joie inonde le foyer. Badra distribue les parts, donne la becquée au plus petit, avale de temps à autre une bouchée. Abdelkrim se régale. Rassasiés, les enfants s'installent sur leur paillasse et s'endorment, le bébé retrouve son berceau. Pendant que son épouse dessert la table et sort dans la cour laver la vaisselle, Abdelkrim s'allonge pour la sieste.

En fin d'après-midi, toute la famille s'apprête. Il est de tradition de se rendre au mausolée. Chaque année, les habitants se donnent rendez-vous. La kouba est sertie de drapeaux verts flottant au vent. En cette occasion, le saint homme n'apparaît pas, sa présence n'est pas nécessaire. Des femmes déposent des bougies au seuil de l'édifice, l'une d'elles chante :

*Nous sommes venues visiteuses d'un jour  
vous offrir une obole  
afin d'alléger nos soucis  
délester nos époux de leur fardeaux  
prendre soin de nos enfants  
attendrir les cœurs de pierre*

Les autres reprennent :

*Nous sommes venues visiteuses d'un jour  
vous offrir une obole*



Le guerrab traverse l'assemblée. C'est le moment de vendre son eau, les habitants venus fêter leur marabout s'abreuvent volontiers à cette eau qu'ils pensent miraculeuse. D'un groupe à l'autre, il vante ses mérites :

— C'est l'eau ! C'est l'eau ! Buvez ! Elle est sacrée, elle lave vos reins et vos esprits. Voici l'eau sainte que toutes les femmes doivent boire. Elle donne solidité et énergie à l'organisme des jeunes filles comme des femmes mariées. C'est l'eau !

Pendant ce temps, un groupe de dévots lit en boucle des versets du livre sacré. Des tirs de carabine se font entendre ; les enfants jouent, courent en tous sens. La nuit clémente descend avec lenteur, la sérénité règne, rien ne perturbe la fête qui renvoie l'image d'une communauté unie, sans ambition autre que celle de rester en vie. Cela suffit à combler ces êtres simples habitués au temps suspendu d'une existence fruste, sans éclat ni changement. Aucun d'entre eux n'imagine ce que sera leur avenir ni l'obscurité qui menace.

Ziani avait quinze ans quand, un jour d'été, il a surgi sur la place du village de la Source des chèvres, pieds nus, cheveux hirsutes. Il tenait des propos incohérents, refusait d'être approché, insultait les gens, bousculait les enfants. Il s'est assis devant le café sans rien dire, balbutiant juste quelques mots. Il est resté là jusqu'au crépuscule. Au moment de l'appel à la prière, les villageois ont rejoint la mosquée, il les a suivis. À la fin de la prière, il était encore devant la porte, l'imam l'a entraîné vers sa maison, lui a remis du pain et des dattes. Il s'est éclipsé. Personne ne sait où il a dormi. Les jours s'épuisaient. Il apparaissait, traversait la place, courait les rues, revenait, esquissait des gestes désordonnés, engueulait de temps à autre un enfant, un adulte. C'est Baki, le maire, qui lui a proposé de s'installer dans une ruine, aux limites du village. Il lui a donné une couverture, quelques vêtements. Cela fait vingt-cinq ans qu'il y demeure. Il traîne un tronc d'arbre, des bouts de bois, une plaque de métal, il rafistole, se fabrique une couche, un bout de table, toujours en maugréant. Les habitants ont pris l'habitude de lui offrir à manger, de le chasser lorsqu'il les dérange ou les embête. Personne ne sait d'où il vient ni comment il

est arrivé là. Ils l'ont affublé du nom du Fou, peut-être qu'une certaine intensité de l'être, cette capacité à capter et sentir les choses leur semblent folie car ils se croient tous sains d'esprit et sont bien incapables d'envisager la transgression.

Ziani hante le village, il court de rue en rue, écoute derrière les portes, enregistre les secrets des uns, les souffrances des autres, apprend à connaître chacun. Les jours de marché, il a pris l'habitude d'haranguer longuement la cantonade. Le voilà sur la place, au milieu des gens, la bouche pleine de mots :

*Ô gens du village, braves gens  
écoutez la parole venue de loin  
celle des anges gardiens des cieux  
les jours sombres s'agglutinent  
au-dessus de vos têtes vides  
ne glissez pas sur la pente fatale  
ayez le sursaut de l'âme  
faites parler votre cœur  
cessez jérémiades et calomnies  
Ô gens du village, braves gens  
Écoutez les voix de la sagesse  
Méfiez-vous des augures du malheur  
Ignorez les griffes du tumulte*

— Va-t'en ! crie quelqu'un.

— Tu vas nous porter malheur, ajoute un autre.

La vie de Ziani est rythmée par ses diatribes et ses absences. Il ne cesse d'arpenter le village, ses alentours,

certaines fois il grimpe dans la montagne qui ferme la perspective. Il y passe deux, trois jours et revient plus disert encore :

— Ils m'ont parlé, les esprits m'ont parlé. Je suis porteur de leur annonce. Le déluge s'abattra bientôt sur les hommes. Tout ce qui est acquis s'envolera en fumée, rien ni personne ne résistera à sa force destructrice, à la violence de son débordement. Il sera comme le torrent en crue, hurlant, courant. Vos maisons ne seront plus que ruines, vos jardins bourbiers, les beaux palmiers reliques inutiles. Les hommes seront frappés d'hébétude. Tout ne sera qu'incertitude et instabilité. Les larmes ne l'arrêteront pas, les prières non plus. Les oiseaux témoins des forfaits des hommes ont rapporté leurs malfaisances. Vous avez tant accompli de malheurs en ce bas monde. Ne subsistera que ce qui est de l'ordre de la fraternité triomphante. Hâtez-vous, gens de la Source des chèvres. Le temps vous est compté. Je vous l'aurai dit.

Durant la fête, le Fou se tient en marge. Les enfants, excités, l'entourent, le chahutent. Il les repousse, ils fuient puis reviennent, il les chasse encore. Slimane, la trentaine, visage avenant, intervient pour mettre fin au harcèlement des gamins. Le Fou le remercie et s'en va en maugréant.